

# L'OPINION METROPOLITAINE ET LA GUERRE D'ALGERIE

quelques exemples ( munissez vous d'un dictionnaire... vous remarquerez que le style français des années 1950 n'est pas le même...)

## III – Paris Match n° 477 du samedi 31 mai 1958

- 1 – quels sont les événements qui se sont déroulés en mai 1958 ?
- 2 – comparer les 3 unes de 1954, 1955 et 1958...



3 – comment l'information est traitée ? Quel message ressort de l'ensemble des photos ? Qu'est-ce que la rédaction de Paris Match a voulu montrer des journées de mai 1958 ?



ALGÉRIE

# Aujourd'hui les femmes osent montrer leur visage



L'Algérie voit pour la première fois le visage de ses femmes : celles-ci se dévoilent en public et dansent d'allégresse : elles montrent qu'elles sont libres comme leurs sœurs françaises. L'émancipation de la femme arabe est au programme du Comité.



LES FEMMES ARABES ÉTAIENT VENUES SUR LE FORUM AVEC LEURS HAÏKS VOILÉS : TEINTS EN BLEU, BLANC ET ROUGE, ELLES EN ONT FAIT UNE BANDEROLE ET L'ONT ACCROCHÉ AU BALCON DU G. O. EN POUSSANT DES YOU-YOU DE JOIE.

ALGÉRIE

# Arrachés soudain, les haïks des musulmanes font des drapeaux français

VOIR PAGES SUIVANTES



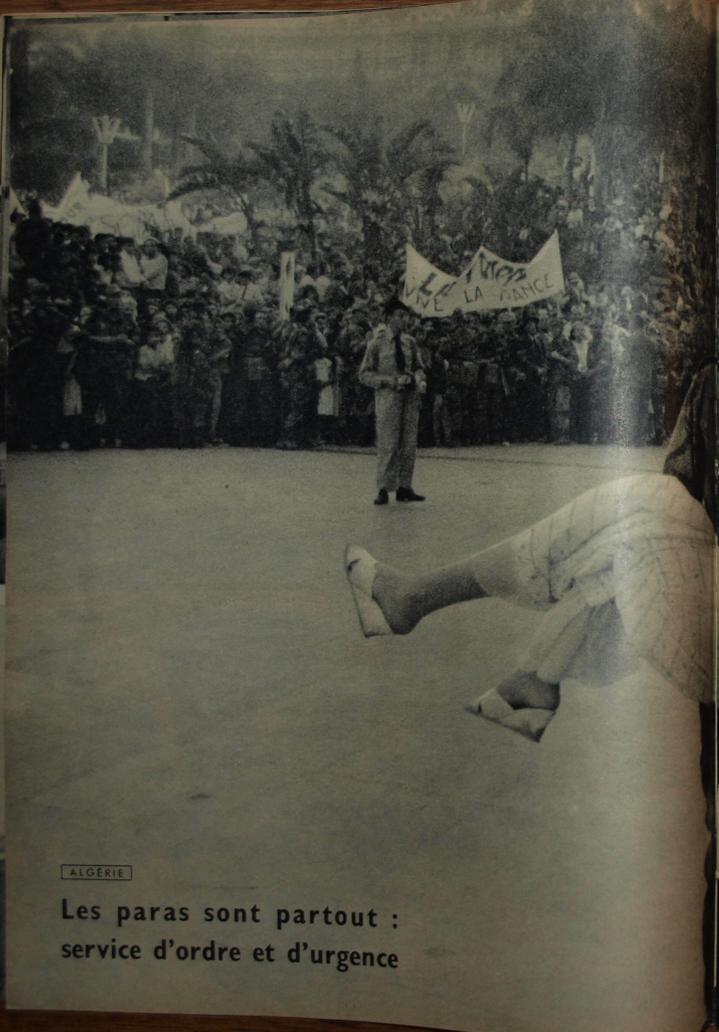
DERRIÈRE LA FACÈDE DU G.G. (ON A REMIS DES VITRES AUX FENÊTRES) LES 31 MEMBRES DU COMITÉ DE SALUT PUBLIC D'ALGER SIÈGENT DANS LA SALLE OÙ L'ACOSTE REÇEVAIT LES

ALGERIE

**Derrière les carreaux neufs  
du G.G. le comité du 13 mai**



REALISÉES. MASSU (PAR AILLIURES) PRÉSIDENT, AVEC SID CARA, DU COMITÉ D'ALGERIE; PRÉSIDENT EN UNIFORME, A SA DROITE, DELBECQUE, VICE-PRÉSIDENT A SA GAUCHE, SERIGNY (TECHNO D'ALGERIE).



ALGERIE

**Les paras sont partout :  
service d'ordre et d'urgence**



Depuis huit jours, Alger vit sur les morts. Une jeune musulmane dévotée, agonisante de se tenir debout, s'est évanouie. Un para du service d'ordre se transforme en infirmier.

PHOT. PAGES D'AVANTAGE



**ALGÉRIE**  
**Les peintres ont tous le même modèle : de Gaulle**

VOIR PAGES SUIVANTES

LE LENDEMAIN DE LA DÉCLARATION DU GÉNÉRAL DE GAULLE, LA VILLE DESCEND EN CORTÈGE POUR CÉLÉBRER SA JOIE DEVANT LE BÂTIMENT DU GOUVERNEMENT. TOUTE LA VILLE A PARTICIPÉ À CE MOUVEMENT. LES ARTISTES LOCAUX ONT PEINT, SELON LEUR INSPIRATION PERSONNELLE, LES EFFIGIES DU GÉNÉRAL. ILS M'AVAIENT POUR MODÈLES QUE D'ANCIENNES PHOTOS DE LA FRANCE LIBRE.



**ALGÉRIE**

**Le climat d'Alger a gagné les douars de la montagne**



CHAQUE VILLAGE A AUSSI SON FORUM - ICI, UN DOUAR MONTAGNARD A 200 KM D'ALGER.



LES ENFANTS ONT COURU AVEC LES GRANDS ACCLAMER - L'ALQUETTE - DE SOUSTELLE  
 VOIR PAGES SUIVANTES



4 – ces pages de photos se terminent par le reportage de l'envoyé spécial...  
 Faites le plan de l'article, dégagez les idées principales et, là aussi, le message qui ressort de ces lignes... (ci dessous la double page et ensuite chaque page agrandie)

De notre envoyé spécial  
**JEAN FARRAN**



AU BALCON DU MINISTÈRE DE L'ALGÉRIE, ANCIEN GOUVERNEMENT GÉNÉRAL (G.G.), FACE AUX MANIFESTANTS DU FORUM FIDÈLES AU RENDEZ-VOUS DE CHAQUE JOUR. JACQUES



TELLE, ENTOURÉ DES GÉNÉRAUX (DE G. À D.R.) : SALAN, ALLARD (K.F.), MASU ET JOUHAUD. À DROITE : L'ÉCUSSON « RÉPUBLIQUE FRANÇAISE », CHIFFRE DE LA LÉGALITÉ.

# Derrière le balcon du G.G. les coulisses

Jean Farran venait à peine de terminer son article sur la France à Brazzaville (voir notre reportage couleurs) quand les événements l'appellèrent à partir précipitamment pour Alger, d'où il nous fait parvenir ce premier article d'impressions directes « à chaud ».

On entre aussi difficilement en Algérie qu'on sort de France. Avec les envois spéciaux du *Daily Express* et de *Time-Life* nous avons pris, le regard innocent, l'avion de Barcelone en prétextant un festival de cinéma qui se déroulait à Madrid. À Barcelone, un petit avion affrété par nos soins, nous attendait sur l'aéroport, un petit avion affrété par nos soins, nous attendait sur l'aéroport, un petit avion affrété par nos soins, nous attendait sur l'aéroport...  
 La Sécurité espagnole fut expresse, comme si elle retrouvait le goût d'événements anciens. Nous serâmes la nuit, derrière les grilles, du député poujadiste Herthoummer qui ne trouvait pas de moyens de locomotion pour gagner Alger. Il avait été enfilé à travers les Pyrénées. Il croyait entrevoir la fin de ses mésaventures. Il ne soupçonnait pas qu'après les Français et les Espagnols, les Algériens allaient lui refuser le feu vert.  
 Nous bouclâmes nos ceintures avec l'impression de commencer une aventure. Allions-nous recevoir d'Alger l'autorisation d'atterrir ? Le temps était splendide. Sidney Smith, du *Daily Express*, dormait comme d'habitude. En approchant des côtes d'Afrique, la radio transmit à Alger le titre nominatif des sept passagers. Nous inscrivîmes en tête le nom de Joël Le Tac, espérant que son titre de Compagnon de la Libération, nous ouvrirait les portes de la ville. C'est ce qui se passa. L'appareil fut autorisé à se poser. Un officier mitre, il faisait presque nuit. L'aérodrôme de Maison-Carrée, à quelques kilomètres d'Alger, était silencieux et angustiant. D'innombrables appareils étaient cloués au sol, aussi tristement que des papillons morts sur une planche d'entomologie. Il fallut attendre deux heures au milieu de paras qui occupaient le terrain, avant que les services de police de l'armée confinent par téléphone l'accord que nous avait donné le tour de contrôle.  
 Tous les jours, des avions arrivent de la sorte de Suisse, de Bel-

gique, d'Italie. Ils amènent des journalistes, des hommes politiques, des partisans. Il arrive que ces passagers se voient refuser le droit d'atterrir. Ils enseignent généralement cette interdiction tel Sottelle à qui cela « réussit, tel Biaggi qui, lui, a été mis au repos dans une villa de la banlieue algéroise, tels les députés combattants, Le Pen et Demarquet qui étaient accompagnés, lors maladroitemment, d'un garçon soupçonné d'avoir participé, il y a deux ans, à l'attentat contre le général Salan, et qui furent renvoyés à Madrid.  
 Au demeurant, l'armée est très ennuyée d'avoir à rendre, trois fois par jour, un jugement pour ou contre tel parlementaire « Plus de députés, plus », a dit Salan. Et le Comité de Salut public, dans un conseil impérial, les a priés de se considérer comme mobilisés sur place dans la métropole.

Alger n'a apparemment pas changé, c'est toujours la même admirable ville-balcon qui descend de building en building vers la rade, une des plus belles métropoles de la Méditerranée. Dans la journée, il ne se passe rien. La cité est bruyante comme à l'habitude, encombrée de files de voitures et de piétons. On remarque seulement beaucoup de drapeaux et de parachutistes, ceux-ci alignés dans les rues de leur terrible pas élastique, dans leur tenue de café affiché « complet » et les postes de T.S.F. marqués par les fenêtres les appels de Radio Alger entre deux manchos. Ce n'est pas le sang qui coule à Alger, mais les bonbons, le tricolore et l'annette.

Tout change à partir de 18 heures. A ce moment, on voit la ville entière se diriger vers le même rendez-vous. Elle monte le drapeau révolutionnaire qui rappelle étrangement ceux qu'élevait autrefois devant le Gouvernement général (dit G. G.), sur cette terrasse d'où l'on appelle le Forum. À main droite, les escaliers

qui descendent vers la mer, à main gauche ceux qui montent vers la colline. C'est un théâtre, un autel, une sorte de Delphes où se célèbre, au crépuscule, le rite nouveau. Marchands de glaces, femmes enceintes, vendeurs de cacahuètes, territoriaux embarqués de leur fusil, diacetyls qui rient sous cape, musulmans, parachutistes dansant sur leurs semelles de caoutchouc, c'est tout un peuple qui s'interpelle, s'escalfe, chante et rit. Les scooters, les camionnettes, les voitures couvertes d'inscriptions, hérissées de drapeaux, se suivent au pas faisant sonner cinq fois leur klaxon selon un certain rythme pour dire : « Algérie française ».  
 Les femmes sont jolies, le soleil de mai du juillet et il n'y a pas de sens interdit. Il n'y a qu'une immense kermesse tricolore, il n'y a plus que des dizaines de milliers de familles Hernandez jouant chaque soir le même opéra patriotique dans un décor de Jofly.

Le spectacle commence aux environs de 18 h 30. Comme tout le monde qui se respecte, celui-ci à son ouverture. Derrière les grilles du G.G. la clique joue des marches militaires, *Sambre et Meuse*, *Le Chant du Départ*, particulièrement pratiqué à cause de son caractère éminemment républicain. La foule crie ses slogans, toujours les mêmes : « Vive la France ! », « Vive la République ! », « Vive l'Algérie française ! », « Vive de Gaulle ! ».

C'est sur ces quatre notes que débute le chant de l'Algérie nouvelle. Et puis soudain, au premier étage de cette ruche de marbre, le balcon (la scène, devrait-on dire) se remplit. Tous les acteurs viennent se faire applaudir. Voici Salan, le visage fatigué, marchant un peu comme un somnambule. « Vive Salan ! » crie la foule. Puis voici Masu, qui le quitte rarement : « Vive Masu ! » Voici Sottelle, civil numéro 1, très populaire ici. Et Debeque, civil numéro 2, le nouveau de la révolution, l'inconnu qui la fabriqua un coulis, grand garçon de quarante ans aux yeux clairs, exalté et sérieux à la fois. On voit encore une douzaine de colonels mal connus du public, sauf Thomas, guette cassée dont le nez est barré par une plaque, saif et qu'on surnomme, de ce

fait, « Nez de cuir ». Lagallarde, jeune chef des étudiants qui emmena la manifestation du monument aux morts à l'assaut du G.G., vient parfois, barbe au vent, en tenue de parachutiste, se faire acclamer par ses copains. Seul, Strizky, directeur de *L'Echo d'Alger*, ex-ultra, ne participe pas à l'exercice du balcon. Soit qu'il ne veuille pas compromettre la révolution, soit qu'il répugne à danser ce genre de ballet. Chaque soir, donc, les leaders de la révolution lancent leurs mots d'ordre. C'est à travers ces phrases criées dans un micro, au milieu des hurlements, que les journalistes appréhendent l'évolution des événements. Salan donne le ton, de sa voix autoritaire. Ainsi, mercredi dernier, cria-t-il : « Nous remonterons les Champs-Élysées. » Malheureusement, le micro ne marchait pas et le hasard fit que je fus, à l'heure de la conférence de presse, un des rares journalistes à l'avoir entendu, me trouvant à ce moment sur la terrasse. Stupéfait, j'allai lui demander de me confirmer ce rendez-vous donné à la foule. Il le fit et, mieux, revint, tous micros ouverts cette fois, repeter sa phrase, essayant cependant de l'adoucir en ajoutant, pour faire passer le propos : « Avec des fleurs. »

Derrière le balcon, la coulisse est plus agitée encore que dans un théâtre. Des dizaines d'officiers passent et repassent affaires dans un couloir où s'ouvrent les bureaux principaux et le salon qui donne sur le fameux balcon. Tous les dix mètres, fixe à fixe, pistolet-mitrailleur au poing, des parachutistes ou des soldats de l'Unité territoriale blindée, car le Gouvernement général de l'autorité en Algérie est occupé en même temps par les deux forces qui ont fait la révolution, forces qui s'opposent et se surveillent en même temps : l'armée avec ses paras et la population avec les territoriaux recrutés localement. Un certain désordre règne dans ces couloirs. Par les vitres brisées des escaliers on aperçoit la mer et un jardin intérieur où au milieu des sacs et des armes on fonceait les parachutistes somnolent allongés sur le dos, tête à la bouche, visage tourné vers ce ciel dont ils connaissent si bien la profondeur.

(Suite page 40.)

De notre envoyé spécial  
**JEAN FARRAN**



AU BALCON DU MINISTERE DE L'ALGERIE, ANCIEN GOUVERNEMENT GENERAL (G.G.), FACE AUX MANIFESTANTS DU FORUM FIDELES AU RENDEZ-VOUS DE CHAQUE JOUR : JACQUES SOUS

# Derrière le balcon d

*Jean Farran venait à peine de terminer son article sur la France à Bruxelles (voir notre reportage couleurs) quand les événements l'appelèrent à partir précipitamment pour Alger, d'où il nous fait parvenir ce premier article d'impressions dictées « à chaud ».*

**O**N entre aussi difficilement en Algérie qu'on sort de France. Avec les envoyés spéciaux du *Daily Express* et de *Time-Life* nous avons pris, le regard innocent, l'avion de Barcelone en prétextant un festival de cinéma qui se déroulait à Madrid. A Barcelone, un petit avion affrété par nos soins, nous attendait sur l'aérodrome. La Sûreté espagnole fut exquise, comme si elle retrouvait le goût d'événements anciens. Nous serrâmes la main, derrière les grilles, du député poujadiste Berthommier qui ne trouvait pas de moyens de locomotion pour gagner Alger. Il avait été cueilli à la frontière qu'il avait passée en fraude après cinq heures de marche à travers les Pyrénées. Il croyait entrevoir la fin de ses mésaventures. Il ne soupçonnait pas qu'après les Français et les Espagnols, les Algérois allaient lui refuser le feu vert.

Nous bouclâmes nos ceintures avec l'impression de commencer une aventure. Allions-nous recevoir d'Alger l'autorisation d'atterrir ? Le temps était splendide. Sidney Smith, du *Daily Express*, dormait comme d'habitude. En approchant des côtes d'Afrique, la radio transmit à Alger la liste nominative des sept passagers. Nous inscrîmes en tête le nom de Joël Le Tac espérant que son titre de Compagnon de la Libération, nous ouvrirait les portes de la ville. C'est ce qui se passa. L'appareil fut autorisé à se poser. Un officier parachutiste nous attendait sur le terrain et nous demanda de le suivre. Il faisait presque nuit. L'aérodrome de Maison-Carré, à quelques kilomètres d'Alger, était silencieux et angoissant. D'innombrables appareils étaient cloués au sol, aussi tristement que des papillons morts sur une planche d'entomologiste. Il fallut encore attendre deux heures au milieu de paras qui occupaient le terrain, avant que les services de police de l'armée confirment par téléphone l'accord que nous avait donné la tour de contrôle.

Tous les jours, des avions arrivent de la sorte de Suisse, de Bel-

gique, d'Italie. Ils amènent des journalistes, des hommes politiques, des partisans. Il arrive que ces passagers se voient refuser le droit d'atterrir. Ils enfreignent généralement cette interdiction tel Soustelle à qui cela a réussi, tel Biaggi qui, lui, a été mis au repos dans une villa de la banlieue algéroise, tels les députés combattants Le Pen et Demarquet qui étaient accompagnés, bien maladroitement, d'un garçon soupçonné d'avoir participé, il y a deux ans, à l'attentat contre le général Salan, et qui furent renvoyés à Madrid.

Au demeurant, l'armée est très ennuyée d'avoir à rendre, trois fois par jour, un jugement pour ou contre tel parlementaire. « Plus de députés, plus », a dit Salan. Et le Comité de Salut public, dans un conseil impératif, les a priés de se considérer comme mobilisés sur place dans la métropole.

Alger n'a apparemment pas changé. Sous le chaud soleil qui a éclairé toutes ces journées historiques, c'est toujours la même admirable ville-balcon qui descend de building en building vers la rade, une des plus belles métropoles de la Méditerranée. Dans la journée il ne se passe rien. La cité est bruyante comme à l'habitude, encombrée de files de voitures et de piétons. On remarque seulement beaucoup de drapeaux et de parachutistes, ceux-ci allant dans les rues de leur terrible pas élastique, dans leur tenue de camouflage qui les fait surnommer « les hommes peints ». Les cafés affichent « complet » et les postes de T.S.F. hurlent par les fenêtres les appels de Radio Alger entre deux mambos. Ce n'est pas le sang qui coule à Alger, mais les flonflons, le tricolore et l'anisette.

**T**OUT change à partir de 18 heures. A ce moment, on voit la ville entière se diriger vers le même rendez-vous. Elle monte les escaliers immenses qui rappellent étrangement ceux qu'escaladèrent les révolutionnaires du « Cuirassé Potemkine » et elle s'en-tasse devant le Gouvernement général (dit G.G.), sur cette terrasse dallée qu'on appelle le Forum. A main droite, les escaliers



TELLE, ENTOURE DES GÉNÉRAUX (DE G. A. DR.) SALAN, ALLARD (KEPI), MASSU ET JOUHAUD. A DROITE : L'ÉCUSSON « REPUBLIQUE FRANÇAISE », CHIFFRE DE LA LEGALITÉ.

# du G. G. les coulisses

qui descendent vers la mer, à main gauche ceux qui montent vers la colline. C'est un théâtre, un autel, une sorte de Delphes où se célèbre, au crépuscule, le rite nouveau. Marchands de glaces, femmes enceintes, vendeurs de cacahuètes, territoriaux embarrassés de leur fusil, dactylos qui rient sous cape, musulmans, parachutistes dansant sur leurs semelles de caoutchouc, c'est tout un peuple qui s'interpelle, s'esclaffe, chante et rit. Les scooters, les camionnettes, les voitures couvertes d'inscriptions, hérissées de drapeaux, se suivent au pas faisant sonner cinq fois leur klaxon selon un certain rythme pour dire : « Algérie française. »

Les femmes sont jolies, le soleil de mai dit juillet et il n'y a pas de sens interdit. Il n'y a qu'une immense kermesse tricolore; il n'y a plus que des dizaines de milliers de familles Hernandez jouant chaque soir le même opéra patriotique dans un décor de Dufy.

Le spectacle commence aux environs de 18 h 30. Comme tout l'opéra qui se respecte, celui-là a son ouverture. Derrière les grilles du G.G. la clique joue des marches militaires, *Sambre et Meuse*, *Le Chant du départ*, particulièrement pratiqué à cause de son caractère éminemment républicain. La foule crie ses slogans, toujours les mêmes : « Vive la France ! », « Vive la République ! », « Vive l'Algérie française ! », « Vive de Gaulle ! ».

C'est sur ces quatre roues que démarre le char de l'Algérie nouvelle. Et puis soudain, au premier étage de cette ruche de marbre, le balcon (la scène, devrait-on dire) se remplit. Tous les acteurs viennent se faire applaudir. Voici Salan, le visage fatigué, marchant un peu comme un somnambule. « Vive Salan ! » crie la foule. Puis voici Massu, qui le quitte rarement : « Vive Massu ! » Voici Soustelle, civil numéro 1, très populaire ici. Et Delbecq, civil numéro 2, le nouveau de la révolution, l'inconnu qui la fabrique en coulisse, grand garçon de quarante ans aux yeux clairs, exalté et sérieux à la fois. On voit encore une demi-douzaine de colonels mal connus du public, sauf Thomazo, gueule cassée dont le nez est barré par une plaque de cuir et qu'on surnomme, de ce

fait, « Nez de cuir ». Lagaillarde, jeune chef des étudiants qui emmena la manifestation du monument aux morts à l'assaut du G.G., vient parfois, barbe au vent, en tenue de parachutiste, se faire acclamer par ses copains. Seul, Sérigny, directeur de *L'Echo d'Alger*, ex-ultra, ne participe pas à l'exercice du balcon. Soit qu'il ne veuille pas compromettre la révolution, soit qu'il répugne à danser ce genre de ballet. Chaque soir, donc, les leaders de la révolution lancent leurs mots d'ordre. C'est à travers ces phrases criées dans un micro, au milieu des hurlements, que les journalistes apprécient l'évolution des événements. Salan donne le ton, de sa voix autoritaire. Ainsi, mercredi dernier, cria-t-il : « Nous remonterons les Champs-Élysées. » Malheureusement, le micro ne marchait pas et le hasard fit que je fus, à l'heure de la conférence de presse, un des rares journalistes à l'avoir entendu, me trouvant à ce moment sur la terrasse. Stupéfait, j'allai lui demander de me confirmer ce rendez-vous donné à la foule. Il le fit et, mieux, revint, tous micros ouverts cette fois, répéter sa phrase, essayant cependant de l'adoucir en ajoutant, pour faire passer le propos : « Avec des fleurs. »

Derrière le balcon, la coulisse est plus agitée encore que dans un théâtre. Des dizaines d'officiers passent et repassent affairés dans un couloir où s'ouvrent les bureaux principaux et le salon qui donne sur le fameux balcon. Tous les dix mètres, face à face, pistolet-mitrailleur au poing, des parachutistes ou des soldats de l'unité territoriale blindée, car le Gouvernement général de l'autorité en Algérie est occupé en même temps par les deux forces qui ont fait la révolution, forces qui s'opposent et se surveillent en même temps : l'armée avec ses paras et la population avec les territoriaux recrutés localement. Un certain désordre règne dans ces couloirs. Par les vitres brisées des escaliers on aperçoit la mer et un jardin intérieur où au milieu des sacs et des armes en faisceau les parachutistes somnolent allongés sur le dos, fleur à la bouche, visage tourné vers ce ciel dont ils connaissent si bien la profondeur.

(Suite page 40.)

## De notre envoyé spécial à Alger

(Suite de la page 39.)

Les deux premières semaines le Comité de Salut public a siégé dans une grande salle, dite salle n° 1, au bout du couloir. La pièce la plus nue que j'aie jamais vue de ma vie : une immense table en rectangle, des fauteuils de bois, des murs vides, sauf une carte de l'Algérie, une vaste baie vitrée. Vous savez tout sur le décor de la révolution.

Un hasard heureux et exceptionnel m'a permis d'assister à un quart d'heure de séance. Dos à la vitre, en tenue de para, Massu préside, le corps penché en avant. A droite et à gauche les officiers et les civils mélangés autour de la table avec, devant eux, de petits dossiers ou des feuilles de papier pour prendre des notes. Massu mène les choses tambour battant. Il parle sans cesse, tranche, coupe, enchaîne, conclut comme s'il n'y avait plus une minute à perdre, que la salle soit louée.

« Vous, là-bas, vous avez quelque chose à dire? » Il fait les demandes et les réponses et quand une intervention ne lui plaît pas, engueule le perturbateur tel celui qui se fit rabrouer pour avoir proposé une motion incendiaire contre le gouvernement de Paris. « Rentrez donc vos insanités », lui dit-il en haussant les épaules. Théoriquement le Salut public n'a aucun pouvoir. C'est Salan qui les a tous. En fait il possède un poids considérable. En son sein se trouvent des hommes qui peuvent, soit rendre le moment venu l'armée complaisante comme elle le fut, soit jeter 100 000 hommes contre les grilles du Gouvernement général.

On ne peut pas se méprendre sur la personnalité des hommes clefs du Comité de Salut public : ils encadrent Massu à la table des délibérations comme deux sentinelles : Delbecq à gauche et Sérigny à droite.

Delbecq est d'un style humain absolument inconnu dans l'actuelle faune politique. Officier de commando parachutiste, deux fois blessé en Allemagne, c'est un fils d'ouvrier (comme Soustelle) qui n'a pas le brevet élémentaire, mais qui, à vingt ans, était contremaître et commandait 300 ouvriers. Touché par le gaullisme, il a été maire adjoint R.P.F. de Tourcoing et délégué de ce mouvement pour le Nord, ce qui nous vaut parfois d'entendre le soir, sur le Forum, la clique militaire jouer *Le Petit Quinquin* en son honneur.

Pendant plus d'un an il a travaillé l'Algérie, tenant 300 réunions — il les appelle des « ateliers » — fortes d'une vingtaine de personnes, tantôt militaires, tantôt civils, devant qui il faisait, à la manière gaulliste, la critique du système qui, prédisait-il, perdrait l'Algérie.

Delbecq est métropolitain, Sérigny est algérien. Ce grand garçon, mince et nerveux, de quarante-cinq ans, était « ultra » par alliance, puisqu'il doit la direction de son journal *L'Echo d'Alger* et ses intérêts dans les cargos algériens, au mari de sa belle-sœur, M. Duroux, une des plus énormes fortunes de ce pays. Depuis six mois, il a viré, il a approuvé, la progressiste loi-cadre avant de passer au gaullisme, lui qui fut pétainiste de cœur et de francisque. Au demeurant il a effectué sa conversion avec courage, tirant à lui nombre de ses amis et jetant dans la balance le poids considérable de ses journaux et de ses relations, leviers de l'opinion algérienne.

Ce sont ces hommes, ces colonels et ces civils mal connus qui, avec Soustelle ont préparé le complot algérien qui devait se terminer par l'occupation du Gouvernement général. Delbecq n'a d'ailleurs pas quitté le théâtre de ses exploits puisqu'il se tient au premier étage, dans le bureau de Maisonneuve, ex-directeur de cabinet de Lacoste, tandis que Soustelle s'est installé de l'autre côté du couloir, dans celui même de l'ancien ministre résidant en Algérie.

Les cent journalistes accourus de tous les pays du monde vont et viennent, faisant et refaisant les cent mètres dans ce couloir. Quelques députés, tels Dronne et Arrighi, essayent de donner une petite atmosphère Palais-Bourbon en les prenant par le bras et en leur parlant à l'oreille. Ils n'y réussissent guère dans cette bousculade d'uniformes où l'on se cogne sans cesse à un canon de fusil mitrailleur.

Sur le coup de 19 heures, le Comité de Salut public lève la séance et cède la place aux journalistes. Deux hommes, un colonel à l'accent bourguignon et un militant gaulliste, aux yeux rêveurs, M. Neuwirth, membre du Comité de Salut public, viennent commenter les événements du jour. Ils doivent parler haut car les clameurs de la foule couvrent souvent leurs commentaires. Ces étranges réunions sont caractérisées par la profession de foi du colonel bourguignon et par les questions perfides du représentant du *New York Times*, M. Brady, tout vêtu de nylon candide. « Dans cette révolution, a dit le colonel bourguignon, il y a trois piliers de la sagesse. Le premier, l'Algérie est française, nous habitons l'Algérie fran-

çaise, nos enfants l'habiteront, nos petits-enfants l'habiteront encore. Le second pilier : le drapeau tricolore flotte pour 10 millions de Français dans ce pays. » Et, comme il ne se rappelait plus le troisième pilier, M. Neuwirth le lui souffla : « De Gaulle. » C'est à ce dernier qu'on doit une remarque très significative de l'état d'esprit des leaders de la révolution : il a soulevé l'émotion des journalistes avec un lapsus, l'autre soir, en appelant le gouvernement de Paris : gouvernement de Vichy.

On distingue, à travers cette description, le vrai visage de la révolution ; c'est le nom que toute la ville donne à l'affaire du 13 mai. Elle est gaie, saine, sans méchanceté, elle n'a pas une goutte de sang sur les doigts. Ce n'est pas un cri de haine qu'elle a aux lèvres, mais une chanson d'espoir, une marche militaire aussi insistante que celle du *Pont sur la rivière Kwai* :

*C'est nous les Africains  
Qui revenons de loin.  
Venons des colonies  
Pour défendre le pays.  
Nous avons laissé là-bas  
Nos parents, nos amis, etc.*

Révolution populaire enfin, qui ne prit jamais l'aspect glacé des coups d'Etat militaires. Je vois, dans la poussière de Boufarik, ces colonels, ces généraux bras dessus-bras dessous avec des inconnus chantant comme des sous-lieutenants, comme des collégiens à l'heure de la grande récréation patriotique.

MAIS cette fête serait incomplète si elle ne mêlait fraternellement Français et musulmans. Et elle les mêle. Car les musulmans répondent. Il ne s'agit pas de rebelles. Ceux-ci sont encore tapis dans leurs repaires, les oreilles étonnées de ces tumultes qui montent vers eux, mais de la grande masse de la population. Elle bascule vers nous. Chaque soir, au Forum, à la stupéfaction des journalistes américains, des milliers de musulmans côtoient des milliers d'Européens. Chaque soir, à Alger, à Oran, à Tiemem et dans toutes les villes de ce pays. J'ai vu les montagnards de l'Ouarselif, à 200 kilomètres d'Alger, descendre des montagnes, brandissant le drapeau tricolore, acclamer le pays qui est le leur, affichant leurs décorations, tandis que sur l'horizon passaient et repassaient les avions à ras des forêts, poursuivant une bande rebelle cachée dans des cavernes. Les musulmans font confiance à l'épée. Ils prennent ce risque pour la première fois, et c'est le grand, l'immense événement de la révolution d'Algérie.

Les officiers font peser l'effort sur la femme musulmane. Il n'est pas une occasion où l'on n'essaie pas de la pousser en avant : « Dévoilez vos sœurs musulmanes. Vous êtes les égales des hommes », répètent les orateurs de la révolution, s'inspirant de l'exemple de Kemal Atatürk. Derrière le voile qu'elles n'osent encore arracher, on voit un œil sombre qui « écoute » avec une attention singulière.

Vers 21 heures, le Forum retrouve un peu de calme. Les journalistes ont regagné leur hôtel. En haut de la ville, le « Saint-Georges », de style mauresque et de genre distingué, en bas l'« Aletti », de style nigérisé et de genre agité. Ce dernier hôtel, très grande bâtisse moderne au bord de la mer, est le Q.G. de la plupart des représentants de la presse. Dancing, salle de jeu, snack-bar, cinéma, coiffeur, salle de billard, fausses nouvelles. C'est le palace romantique, style Joseph Kessel ou Paul Morand, aussi moderne et aussi démodé que l'Orient-Express. On y parle toutes les langues. On s'y rencontre, on s'y retrouve, on s'y raconte comment on a quitté la France, via Palma ou Tagliari. On s'y recite, comme des poèmes, les messages en code, de Radio Alger : « Arlequin embrasse Colombine » ou « Arlequin à Pierrot : l'assureur doit étudier le contrat. »

C'est Londres 1940 ou Alger 1942.

Mais, à minuit, la ville devient muette, silencieuse, réduite par le couvre-feu à son seul décor. Seule, une voiture militaire patrouille dans les rues désertes. Sur le Forum tragiquement vide, face à l'immense surface dallée, les impassibles paras, jambes écartées, mitraillette à la hanche, se tiennent immobiles, face à rien, face à cette scène déserte et silencieuse. Derrière eux, la falaise de marbre du Palais du Gouvernement général, troué de ses mille fenêtres et surmonté d'un mâit où flotte un immense drapeau tricolore tout neuf qui semble faire signe au rivage d'en face, à la France moins lointaine d'où viennent ces bateaux amicaux qui se balancent dans le port.

J. F.